

La poésie ovidienne de l'exil – expérience fondamentalement ontologique. Perspectives de la réception contemporaine

*Professeur doctorante Dorica Ichim (Coca)
Université « Al. I. Cuza », Iasi*

Résumé : *Martyrisé par l'affliction, par le malheur qui avait posé son empreinte sur son existence et sur son œuvre à perpétuité, Ovide est celui qui a souffert le plus, celui qui est l'effigie de l'exil, son nom s'identifie à l'exil. Apprécié et admiré par la haute société romaine, il est exilé pourtant, de facto relégué par Auguste en l'an 8 apr. J.-C., au bout du monde, sur les côtes de la mer Scythique, à Tomes. En exil l'éloignement et la peur des assauts des barbares et de leurs flèches empoisonnées, la maladie et le désespoir ont été apaisés par la cause même de l'exil, c'est-à-dire la poésie. La poésie lui a été le châtement, mais elle lui a servi aussi de soliditas, de sodalitas et de consolatio. Pendant deux millénaires et de nos jours, au XXème et au XXIème siècle, la poésie ovidienne de l'exil est encore lue, est encore traduite. Eusebiu Camilar la sent près du cœur, et retrace par l'acte de traduction la même consolatio qu'Ovide à travers l'acte de création.*

Mots-clés : *Ovide, exil, poésie, sodalitas, XXème siècle, réception.*

Bidimensionnel par sa naissance et sa mort sur deux terres différentes, Ovide appartient à la fois à Sulmona et à Tomes. C'est ce qui nous autorise nous, les Roumains, à le considérer notre premier poète et nous oblige à le revendiquer, à nous mettre au service de son immortalité. Nous devons sans cesse rappeler à la mémoire du lecteur contemporain l'un des plus grands poètes de tous les temps. Contemporain de Virgile et d'Horace, ami des poètes élégiaques Tibulle et Properce, Ovide est admiré et respecté dans les plus hautes sphères de la société romaine. Il en est banni en l'an 8 apr. J.-C. par ordre exprès d'Auguste. C'est ce qui nous donne un sentiment de devoir moral envers le délicat poète né à Sulmona et mort à Tomes. Nous avons donc le devoir de corriger une erreur de l'histoire, de procéder à une réparation posthume.

Victime d'un régime politique despotique bien que populaire, poète de cour, apprécié et goûté par une partie importante de la société romaine, Ovide est banni aux confins du monde, sur le bord tellement triste du Pont-Euxin. A ce moment de sa vie tous ceux qui le soutenaient et l'appréciaient, les amis surtout, le

quittent, à deux-trois exceptions. Le voyage vers Tomes (aujourd'hui Constantza, en Roumanie) a été incroyablement long et dangereux, surtout parce que c'était l'hiver. Il a été obligé de partir à la fin du mois d'octobre de l'an 8 apr. J.-C., sa vie en a été sérieusement mise en péril, mais même dans ces circonstances l'écriture, à la différence des amis, ne l'a pas abandonné, a été pour lui une *sodalitas*. Dans la petite pièce sous le pont du navire qui l'emportait loin, après que les vents s'étaient calmés, près de la petite lampe à l'huile, avec son style à la main, devant les tablettes enduites de cire, le poète retrouve cette *soliditas* pour écrire, pour répondre à la nécessité de communiquer par l'intermédiaire de la poésie avec les êtres chers, son épouse et ses amis. Il leur dévoilait le souvenir de la terrible nuit qui avait été la dernière pour lui à Rome et surtout la peur de l'inconnu qui l'attendait et de la tempête qui mugissait sur la mer :

*Bat vânturile mării și apele se zbat!
 Și tot nisipul fierbe și urcă-nvolburat!
 Bat valuri și la proră, cât munții uneori,
 Și la curbata pupă, în zeii protectori;
 Neconținut se-aude carena răsunând;
 Odgoanele răsună d chinul meu gemând!* [Tristia, I, IV, v. 5-9.]

Pendant ces moments de terreur il ressent le besoin de faire des prières aux dieux, auxquelles il ajoute ses vers: *les mots, les notes, les couleurs, les lignes, tous les arts*. Il y a, en effet, une diversité chromatique dans l'œuvre ovidienne de l'exil et qui met en opposition Rome à Tomes par la détermination de leur fonctionnalité et de leur valeur symbolique. Cette analyse a été réalisée par la philologue Florica Bechet, spécialiste des langues classiques² [Bechet, 2009: 9-22]. Pour Ovide la poésie était cet art fatal qui l'attirait par son pouvoir irrésistible, qui l'a conduit à sa perte mais qui l'a consolé aussi : *Par la poésie je cherche l'oubli de ma détresse/ Et je suis content quand j'y gagne cette récompense.* ³ [Tristia, V, VII]. Les vers de l'exil étaient au début une présence et une consolation pour Ovide. Ils reçoivent bientôt un autre rôle, celui de témoignage à Rome, peut-être même auprès d'Auguste, de la souffrance du poète, de son repentir, de ses lamentations devant la dureté du châtement, de son espoir dans la générosité et le pardon de l'Empereur. La poésie devenait ainsi pour l'exilé de Tomes un avocat plaidant.

Parvenu finalement à Tomes, d'après *Les Tristes* et *Les Epîtres du Pont* (*Tristia et Epistulae ex Ponto*), seuls, harcelé par des souffrances sans fin, le poète ne reçoit aucun signe du pardon impérial, bien que les amis restés à Rome et son épouse se donnent la peine de l'aider, malgré les riches certains. En l'absence d'une bonne nouvelle de Rome, Ovide a une seule compagne, la poésie (*tot ea m-a exilat*⁴ [*Tristia*, I, I, v. 56]), cause de l'exil et unique consolation et oubli (*Eu cânt să-mi uit de chinul grozav de exilat*⁵ [*Tristia*, IV, I]). Il est probable que rien d'autre n'aurait pu le distraire de sa situation tragique, rien que cette passion sublime du poète, la poésie. Tout est contre lui, tout lui rappelle l'exil, la maladie, l'éloignement de Rome.

*Nec caellum patior, nec aquis adsueuimus istis,
terraque nescioquo non placet ipsa modo.
Non domus apta satis, non hic cibus utilis aegro,
nullus, Apollinea qui leuet arte malum,
non qui soletur, non qui labentia tarde
tempora narrando fallat, amicus adest.*

*Și aerul, și apa nesuferite-mi sunt!
Și iată că nu-mi place nici chiar al lor pământ!
Nici casă n-am ca lumea, nici hrană cum aș vrea,
Și nu găsec nici leacuri s-astâmpăr boala mea,
Și n-am nici vorbe bune, căci nici prieteni nu-s,
Să uit în lungi taifasuri al meu deșert apus.⁶ [*Tristia*, III, III]*

La souffrance du poète atteint son paroxysme, il est privé des éléments primordiaux de l'existence: l'eau, l'air, la terre, le feu. Le froid revient avec une fréquence obsessionnelle dans toute son œuvre de l'exil: *le grand froid pétrifie les vagues bleues, le gel terrible, les navires immobilisés dans la glace, le champ de glace*. Présence du froid signifie absence du feu qui est dans *Les Tristes* un élément négatif:

*Și nimicesc barbarii tot ce nu iau pe loc!
Și trece prin colibe mistuitorul foc!⁷ [*Tristia*, III, X]*

L'eau nécessaire est tirée du trou pratiqué dans la glace ou des mares salées: *Nici setea nu mi-o stâmpăr cu apa cea din lac*⁸ [*Tristia*, IV, VIII]. L'air à respirer n'est pas agréable (*Să nu mai trag în pieptu-mi nici aerul de-aice*), la terre est étrangère et inhospitalière, *une côte sauvage, la côte de la terreur* et l'éloignement de Rome la rend plus effroyable encore: *une côte sans horizon, confins de la terre, le bout du monde, des*

bords ignorés, désert et glace, côte sauvage avec des noms barbares, le cœur de la barbarie, des glaces aux confins de la terre, le Pont avec son nom trompeur. (N.B. En grec Euxeinos Pontos signifiait mer hospitalière ce qui était une antiphrase, car les Grecs et les Romains considéraient que la Mer Noire d'aujourd'hui était particulièrement difficile à la navigation à cause des brouillards épais). Dans ces conditions effrayantes, quoi de plus consolateur que la poésie?

La maladie provoquée par les vents scythiques et l'eau saumâtre de même que l'habitation et l'alimentation impropres pour un malade, l'absence d'un médecin et des soins, l'absence des amis et du confort de sa maison de Rome (il y écrivait dans son jardin, parmi les coussins), rien n'arrête Ovide. Il ne peut pas écrire lui-même, alors il dicte à son esclave et les mots, comme dans sa jeunesse se transforment en vers.

Ovide laisse des témoignages sur les efforts des peuples du Pont-Euxin, de faire face aux incursions de pillage survenues du Nord et de l'Est; dans ces terres il n'y a pas de civilisation, il n'y a pas de poésie non plus. Par conséquent, la poésie ovidienne *in medio exilii* n'a pas été seulement une *consolatio* ou une *sodalitas* pour le poète, mais quelque chose de plus, une *soliditas* qui l'a fortifié, lui, le frêle, le plus fragile, le plus inhabitué à la vie dure, le plus habitué, par contre, aux réunions élégantes dans les cercles les plus stylés de Rome.

Le poète en détresse est hanté par des pensées noires, la mort lui apparaît comme l'unique issue qui lui reste. Dans ces circonstances la poésie prend la mission d'une sotériologie.⁹ Elle le sauve du désespoir et l'arrache, plus d'une fois, des griffes du suicide. Confronté, aux côtés des habitants de Tomes, à la terreur des incursions mortelles des barbares, il arrive au poète de considérer les vers des choses insignifiantes, pourtant il écrit toujours, par un besoin intérieur. Rien ne lui est plus utile que cette consolation.

Le poète se sentait en danger de mort pour deux raisons au moins: les incursions inattendues des barbares et le péril probable d'un tueur envoyé par Auguste. Ce deuxième péril augmentait après la mort de l'Empereur et l'avènement de son successeur Tibère, car Ovide s'était trouvé, avant l'exil, dans le camp adverse par rapport à Tibère et à Livie. Il devait trouver absolument un

moyen de résister à cette pensée violente et la poésie l'a sauvé encore: il a passé de *ars amandi* à *ars scribendi*.

En l'an 14 apr. J.-C., après plus de 5 ans de tourments et d'inquiétudes exprimés dans les épîtres et envoyés à Rome dans l'espoir du pardon impérial, ou, du moins, du changement du lieu d'exil, quelque part plus près de Rome, Ovide exprime la pensée du doute sur la démarche de ses proches en sa faveur. C'est, encore une fois, la poésie qui le sauve en lui apportant l'espoir de l'amélioration de son sort, car les louanges, les odes et les repentirs n'avaient pu le faire. Il envoie une épître à son ami Paulus Fabius Maximus qui avait le maximum d'influence dans le cercle impérial. Pour lui montrer quelque chose de représentatif provenant de Tomes, il lui fait don de quelques flèches scythiques à la pointe empoisonnée, recueillies dans les rues de la cité à la suite d'une incursion barbare. Il appelle ces flèches, ironiquement, ses *styles* et ses *poésies* de l'exil.

La poésie vient glorifier ou faire l'éloge de ceux qui pouvaient sauver le poète. Ovide décide d'adresser son éloge poétique à Germanicus, le jeune général romain qui attirait tous les espoirs des adversaires de Tibère et de Livie:

*Tot cântarea în versuri pe care-o fac poeții
E lauda cea mare a oamenilor mari.
Ea numai, poezia, slăvește fapta voastră,
Veghind să nu apună prin veacuri faima ei.
Prin ea virtutea pururi trăiește, n-are moarte,
Și nici viitorimea n-o poate-n veci uita¹⁰.*

Par conséquent, pour Ovide, plus que pour tout autre poète grec ou romain, la poésie est une expérience fondamentalement ontologique, mise en pratique dans l'amitié et l'appui. Elle pouvait être plaidoyer en faveur de son innocence, justification, apaisement, moyen de partager sa souffrance avec les autres, ce qui rendait sa vie d'exil un peu plus supportable.

Au-delà de ces fonctions, la poésie a causé son malheur, son exil. Durant l'exil, les Grecs de Tomes ont fait des efforts pour que le poète romain exilé dans leur cité puisse avoir chez eux une vie plus aisée. Ils l'ont fait exonérer d'impôts (ce qui était une situation extraordinaire pour un étranger établi dans leur cité de manière non officielle), ils l'ont dénommé comme membre du jury des divers

concours, ils l'ont invité aux spectacles organisés dans la cité, ils l'ont fait couronner avec la couronne de lierre pour la poésie sur la scène du théâtre, pendant des festivités publiques, même dans d'autres cités de la côte gauche du Pont-Euxin: Histria, Callatis, Dionysopolis (n.a. en grec). Les habitants de Tomes l'ont entouré de leur sympathie beaucoup plus que ses compatriotes de sa cité natale, Sulmona. Mais Ovide était toujours mécontent et sa poésie en témoigne. Alors les citoyens de Tomes le lui ont reproché, ce qui a été un coup dur pour le poète exilé et la cause en était toujours sa compagne et sa consolation, la poésie. Dans le temps, à Rome, il était infatué, vaniteux, il cherchait la gloire retentissante, il ne voyait pas dans la poésie une compagne et une confidente, un appui dans le malheur, un salut dans le tourment:

*Nu gloria o caut: am vrut să uit durerea,
Să nu mai fiu cu gândul la chinul meu cel greu,
Și sclavul care sapă cu lanțuri la picioare
Prin cântec mai ușoară își face munca sa;
Și mie –aice Muza mi-alină suferința;
Ea singură-n urgie tovarășă mi-a fost.¹¹*

Ovide considère le poète un être exceptionnel, différent de ses semblables par l'inspiration des Muses qui lui font le don de la poésie. Il est persuadé que le poète inspiré des Muses crée par son art un paradis d'où il ne pourrait jamais être banni. Le talent, son seul bien éternel, lui donne la confiance en lui – même. Mais l'écriture est une agonie de chaque jour (selon M. Eliade), une expérience qui le rapproche de la mort. En effet, les Muses avec leur inspiration divine, ont aidé Ovide à se trouver en compagnie des poètes les plus illustres de Rome et du monde. Dans la poésie de l'exil il ne se détache pas totalement du classicisme et de son harmonie, mais il ouvre la voie du style nouveau, de l'esthétique de l'Empire sans renoncer pour autant à la poétique du classicisme impérial de l'époque d'Auguste.

Ovide, comme d'autres exilés, ou, bien plus que tous les autres, a transmué son tourment en prière et la prière en poésie et c'est la poésie qui lui a donné la force d'âme et la gloire. Comme dans les *Psaumes de l'Ancien Testament*, Ovide s'est assis et a pleuré. Non *aux fleuves du Babylone*, mais toujours au bord d'une grande eau, le Pont-Euxin. Tout comme le poète des *Psaumes*, il plaint son

destin qui l'a exilé, qui l'a éloigné non seulement de sa patrie, de ses amis, de son univers mais aussi de lui-même. La poésie, les épîtres ont la mission de l'aider de ne pas devenir un étranger face à soi-même. Les *Tristes* et les *Pontiques* révèlent une recherche perpétuelle du moi perdu du poète ou de sa conservation, une fuite éperdue pour échapper à l'aliénation.

Formé dans un certain type de culture et de civilisation, le poète ne se retrouve plus lui-même dans le monde où il s'est vu rejeter. C'est un Jonas moderne, qui n'est pas avalé dans le ventre d'un gros poisson, mais jeté dans une autre dimension. Son cri de douleur, qui transparait à travers la poésie de l'exil rappelle, au-delà du temps, plutôt le héros de Marin Sorescu, Jonas: *Mère, donne-moi encore une fois le jour! La première fois ne m'a pas très bien réussi.*

Pendant l'exil le poète ressent l'acte de création comme une consolation (*consolatio*) et une fortification (*soliditas*); l'écriture est aussi une compagne (*sodalitas*) qui lui donne la force d'aller de l'avant. De'une manière comparable, son traducteur des XXème et XXIème siècles ressent dans l'acte de traduction la même intensité, le même plaisir de la création. S'il s'agit de la traduction de la poésie, la difficulté est inimaginable. L'idéal est le même et difficile à atteindre: c'est «*la transcription d'un poème dans une autre langue avec la conviction que le poète lui-même l'aurait ainsi écrit s'il s'était exprimé dans la langue respective*». ¹² La pénible mais passionnante mission du traducteur de poésie est de retrouver et de rendre le charme du vers, la ligne mélodique, la force suggestive de la métaphore; il doit utiliser les mots de sorte qu'ils sonnent le plus près possible de l'original à ce passage d'un univers culturel et linguistique à l'autre. Souvent il est obligé d'ajouter quelque chose pour rendre le sens d'un contexte, ce qui n'est pas tellement mauvais si la magie de la poésie reste intacte. De toute façon le traducteur a l'obligation morale d'étudier d'avance le texte pour en comprendre pleinement les sens, pour ne pas le trahir en le traduisant¹³.

Eusebiu Camilar est le traducteur qui n'a pas suivi à la lettre le texte latin, mais l'a recréé de sa propre âme pour arriver à l'âme désespérée du poète sans léser les images poétiques et sans appauvrir les belles idées. Il a traduit l'œuvre de l'exil au bord de la mer, chez Ovide, dans la solitude, mêlé jusqu'à l'assimilation aux sources élémentaires des élégies. Il a senti la présence du poète

derrière lui, il a vu ses traces dans le sable. Il l'a traduit en mètres modernes pour faire entendre plus intensément ses lamentations mêlées à celles du Pont-Euxin.¹⁴ Ses cris de douleur ont été entendus jusqu'à nos jours parce qu'il n'a rien caché. Avec une sincérité particulière il chanté les profondeurs de l'âme humaine, la nostalgie du pays natal et de la famille, le désespoir, la tristesse, la solitude, la trahison des amis, l'espoir du retour dans son cher pays. Nous sommes ainsi déterminés à le considérer un poète moderne dont l'œuvre s'intègre dans l'universalité de notre siècle. Bien que trahi par ses amis, Ovide chante dans ses vers l'amitié tantôt harmonisée avec l'amour, tantôt élevée jusqu'aux sommets de l'Olympe, tantôt comme remède ou poison de la souffrance. Avant lui Cicéron seul s'était élevé à cette grandeur dans la description de l'amitié.

Dans son effort de traduire les vers du poète exilé, Eusebiu Camilar désire montrer aux descendants des Daces qu'un grand poète a vécu sur ces terres il y a deux mille ans. *Comment marcherai-je dans la poussière de Tomes, ô, Publius Ovidius, si je ne sais même pas dans quelle pierre se trouve ton œil triste ni dans quelle motte de terre ton cœur déchiré de douleur? ... j'irai au Pont-Euxin pendant une tempête pour entendre Publius Ovidius crier son désespoir à l'unisson avec l'harmonie gigantesque de la Mer.*¹⁵

Ovide peut figurer en toute gloire à la tête de nos illustres devanciers, dans la longue file des porteurs de flambeau. Il est tellement vivant dans la mémoire des amateurs de poésie latine qu'on le voit encore au Pont-Euxin.

Notes

[1] Publius Ovidius Naso, *Epistole din exil*, Traducere de Eusebiu Camilar, Editura pentru literatură, 1966, p. 20.

[2] Florica Bechet, *Culorile exilului*, in *Analele Științifice ale Universității Ovidius din Constanța, Seria Filologie*, tom XXI / 2010, Ovidius University Press, pp. 9-22.

[3] Publius Ovidius Naso, *op. cit.*, p. 161.

[4] Ovidiu, *Scrisori din exil*, traducere Theodor Naum, București, ESPLA, 1957, p. 822.

[5] Publius Ovidius Naso, *ibidem*, p. 111.

[6] Publius Ovidius Naso, *ibidem*, p. 77.

[7] Publius Ovidius Naso, *ibidem*, p. 98.

[8] Ovidiu, *op. cit.*, p. 899.

[9] Eugen Cizek, *Istoria literaturii latine*, vol. I, Editura Corint, București, 2003, p. 354.

- [10] Publius Ovidius Naso, *ibidem*, p. 215.
 [11] Ovidiu, *Tristele*, traducere, cuvânt înainte și note de Eusebiu Camilar, Editura Tineretului, București, 1957, p.111.
 [12] Andrei Bantaș, Elena Croitoru, *Didactica traducerii*, Teora, București, 1998, pag. 23.
 [13] D’ailleurs, l’expression *traduttore traditore* signifie justement « traducteur traître ».
 [14] Ovidiu, *op. cit.*, p. 9.
 [15] *Ibidem*, p. 17.

Bibliographie

Corpus

- Naso, Publius Ovidius, *Epistole din exil*, Traducere de Eusebiu Camilar, Prefață, note și indice de Toma Vasilescu, Editura pentru literatură, 1966.
 Ovidiu, *Tristele*, traducere, cuvânt înainte și note de Eusebiu Camilar, Editura Tineretului, București, 1957.
 Ovidiu, *Scrisori din exil*, traducere Theodor Naum, București, ESPLA, 1957

Littérature secondaire

- Bantaș, Andrei, Elena Croitoru, *Didactica traducerii*, Teora, București, 1998
 Bechet, Florica, *Les couleurs des Fastes*, Colloque commémorant le bimillénaire de l’arrivée d’Ovide en Dacie, organisé de Uniunea Latină, Academia Română, Istituto Italiano di Cultura „Vito Grosso” în colaborare cu Accademia Nazionale Virgiliana Scienze Lettere e Arti di Mantova, Bucarest, 28-29 octobre 2008
 Bechet, Florica, *Culorile exilului*, in *Analele Științifice ale Universității Ovidius din Constanța, Seria Filologie*, tom XXI / 2010, Ovidius University Press, pp. 9-22
 Cizek, Eugen, *Istoria literaturii latine*, vol. I, Editura Corint, București, 2003
 Chuquet, Hélène, *Pratique de la traduction*, Poitiers, Ophrys, 1989
 Cristea, Teodora, *Stratégies de traduction*, București, Editura Fundației România de mâine, 2000
 Dimitroulia, Xanthippi, Δημητρούλια, Ξανθίππη, *Μεταφραστική. Ο λόγος περί μετάφρασης στην εποχή της ψηφιοποίησης*, 2005
 Ducrot, Oswald, Todorov, Tzvetan, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.
 Frankel, Herman, *Ovid, A Poet between Two Worlds*, Univ. of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1969
 Pichon, René, *Histoire de la littérature latine*, Librairie Hachette, Paris, 1952